

KAMDEN

Matthieu Biasotto

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos Adobe Stock | 安琦 王 – réf. 168394824 | halayalex – réf. 168146659 | crédits Envato Element qurlson – réf. BBYLC7K Matthieu Biasotto © 2022. Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Tous droits réservés. ISBN : 979-10-359-8616-2

Playlist

Depuis que j'écris de la romance, j'associe la mélodie au processus de création, la musique fait alors partie intégrante de l'histoire. Dès le travail préparatoire, j'amorce une recherche des morceaux capables de s'accorder au mieux avec mes scènes, mes visions et la tonalité que je veux donner au récit. Les sons, tout comme les mots, restent pour moi deux modes d'expression qui se répondent et dialoguent de manière indissociable au fil des chapitres. Voici donc une ambiance électro parfois teintée de K-pop, légèrement sombre et envoûtante qui, je l'espère, te permettra de t'immerger au cœur de cette expérience.

Je te conseille donc d'avoir la playlist « Kamden » sous la main, que ce soit pour écouter les pistes ponctuant les chapitres ou pour prolonger le plaisir après la lecture.

Tu trouveras régulièrement un QR code à scanner avec ton smartphone renvoyant vers les chansons qui nourrissent le texte, le tout disponible sur la plateforme YouTube. Mais tu peux aussi accéder à l'ensemble des morceaux composant ce livre avec la Playlist ci-dessous.

Bon voyage. Matthieu.

Lien de la [playlist complète](#) et QR code à scanner :



Prologue

Mei



<https://youtu.be/u9860Xo522M>

Un tonnerre d'applaudissements, mon nom affiché en grand et pas la moindre émotion. *Que m'arrive-t-il ?* J'ai l'impression d'être une spectatrice totalement étrangère à cette remise de prix, me voilà traversée par la sensation de ne pas appartenir à ce moment censé couronner mes efforts. Il m'est difficile de réaliser que mon parcours se trouve projeté sur l'écran géant dominant la scène et le parterre d'invités. N'importe quelle personne normalement constituée serait en mesure de savourer l'apogée d'une carrière enfin sanctifiée et reconnue, je devrais toucher du doigt la satisfaction que procure la réussite pleine et entière, mais rien de tout ceci ne m'atteint vraiment.

C'est comme si j'étais éteinte, j'ai longtemps rêvé de voir mes compétences mises à l'honneur alors que cette soirée ne me procure pas une once d'émotion. C'est à croire que le chemin

est plus intéressant que la destination ou qu'une vive contrariété peut entacher n'importe quel rêve d'enfant.

Au beau milieu des convives triés sur le volet, sagement assise au 88^e étage dans l'une des plus prestigieuses salles du centre d'affaires de Pudong, je devrais avoir le cœur qui palpite et sentir la fierté m'animer tandis que le maître de cérémonie expose mon honorable curriculum vitae. Dans l'enfilade de tables laquées et ornées de boiseries rares, je scrute avec détachement l'assemblée composée de collaborateurs studieux, de partenaires commerciaux enjoués et de concurrents probablement envieux. Mon regard désintéressé se fiche bien de mon portrait exposé sur l'estrade et préfère s'attarder sur ce siège inoccupé, tristement vide. *Il aurait dû être présent. Il me l'avait promis...*

Il est hors de question qu'un soupir déçu s'échappe de mon tailleur crème signé par une grande maison française, personne n'aura l'occasion de deviner la couleur de mes sentiments, pas même quand je consulte ma messagerie, en pure perte. Et derrière un masque aussi impeccable que mon chignon, je m'applique à mimer soudainement le plus grand intérêt pour mes diplômes longuement listés, pour la description prononcée au micro de ma trajectoire d'employée méritante, puis de directrice médicale exemplaire. Et c'est dans la peau de la lauréate du Trophée des Talents qu'il me faut répondre à l'invitation des organisateurs et rejoindre – sous les ovations de l'assistance – Bao Yusheng, mon patron et ami d'enfance devenu le directeur général de YuMediCare.

Intimidée par la vue qu'offre la scène sur les participants à la cérémonie, une étincelle d'orgueil vient tout de même ricocher dans ma poitrine lorsque l'œil complice de Bao se pose sur moi. Un sourire respectueux se dessine sous sa fine

moustache, il ajuste ses lunettes avant de saluer le public d'une discrète inclinaison du buste et de s'emparer du prix qu'il doit me remettre. Très droit dans son costume cintré, il s'approche du micro avec l'assurance d'un leader. Me voilà au centre de toutes les attentions et je lutte intérieurement pour ne pas adresser un nouveau regard en direction de la place vacante. Triturant mon badge VIP, j'aimerais être moins morose lorsque mon supérieur prend la parole.

— C'est un honneur pour moi de décerner ce trophée à la femme la plus exemplaire et la plus rigoureuse de toutes mes équipes...

Plantant mes ongles dans la paume de ma main, je serre discrètement mon poing en me jurant de ne pas rougir devant tant de compliments déversés en public. Je maudis surtout cette larme qui voudrait naître en songeant que la seule personne devant vraiment entendre ces mots n'a même pas daigné se déplacer. Bao poursuit dans un style tout à fait personnel.

— Je connais Mei depuis l'école primaire, elle était déjà très belle et très intelligente. Ce n'est un secret pour personne, nous sommes amis, pour autant, en rejoignant l'aventure YuMediCare, elle n'a jamais souhaité bénéficier du moindre traitement de faveur.

Je prie pour qu'il n'évoque pas mes origines ni mes déboires personnels, Bao ne partage pas ma pudeur des sentiments. Cela dit, j'imagine qu'il doit sentir le poids de mon regard insistant sur ses épaules, car il retient sa respiration puis désigne ma photo projetée sur la toile. J'ai du mal à observer mon image, plus particulièrement la légère cicatrice sur ma lèvre, contrairement à Bao qui la contemple longuement pour mieux appuyer son discours.

— Derrière ce minois candide et presque angélique se cache une véritable machine qui ne transige pas sur la qualité. Sa constance est une arme redoutable, elle a toujours fait preuve d'une droiture qui explique sans aucun doute le succès de l'entreprise.

Mon embarras est proportionnel aux vaines flatteries, parce que dans mon cœur tout ce spectacle était destiné à un seul homme. Un homme trop occupé pour m'accorder du temps ou le moindre intérêt, contrairement à mon patron qui continue son flot d'éloges.

— Ce n'est pas un hasard si nous sommes devenus leaders dans l'équipement de protection à destination des hôpitaux. Mei est notre meilleur élément, elle a su le montrer jour après jour, surtout dans les périodes difficiles, ce prix de l'excellence lui revient tout naturellement.

L'allocution presque gênante se solde par de chaleureux applaudissements et ce petit garçon autrefois turbulent devenu à présent l'un des hommes d'affaires les plus influents du pays me tend la sculpture de cristal aux lignes modernes et gravée à mon nom. Il accompagne son sourire d'un « merci pour tout » aussi respectueux que touchant qui aura finalement raison de mon masque totalement neutre.

D'un geste de la main, il m'invite à approcher du pupitre et à me prêter à un exercice délicat, j'ai toujours eu du mal avec l'expression en public. Serrant contre mon cœur ce symbole en verre tant convoité par mes rivaux, je m'exécute sans pour autant parvenir à être émue. D'un timbre intimidé, peu habituée aux louanges et toujours vexée de l'absence du seul spectateur qui vaille à mes yeux, je bredouille humblement ce que la vie m'a enseigné.

— La discipline est mère du succès, la rigueur vient à bout de tous les obstacles, je tâcherai de me montrer digne de ce trophée dans les mois et les années à venir. Merci à tous.



On dit que les meilleures choses ne durent pas éternellement, les calvaires n'échappent pas à la règle. Après un salut appuyé et ma descente de l'estrade, la cérémonie touche à sa fin. Les ovations et la valse des convives me félicitant ne génèrent pas non plus d'étreinte particulière sous mon chemisier, même en trinquant avec une flûte de champagne sur un tapis rouge. La salle se vide à l'instar de mon cœur éraflé par l'amertume, je n'ai toujours pas reçu le moindre mot d'excuse sur mon téléphone, le principal intéressé doit avoir un agenda si chargé que mon petit instant de gloire n'a aucune importance. J'admets qu'il n'a même aucune saveur maintenant que je suis seule. Face aux baies vitrées donnant sur les gratte-ciels illuminés dans la nuit qui s'installe, mon teint de porcelaine se superpose à cette vie qui grouille en contrebas, j'aperçois alors le reflet de Bao s'invitant avec prudence dans mes regrets.

Posté à mes côtés, il observe le silence un instant, mais aussi la vue imprenable sur Shanghai et enfin ce stupide trophée qui pèse de plus en plus lourd. Avec cet air taquin qu'il ne s'autorise qu'en privé, il se risque à me donner un léger coup d'épaule, comme lorsque nous étions sur les bancs d'école.

— Tu veux fêter ta victoire avec moi ? Je nous réserve une table.

Suspendu à ma réponse, retirant ses montures, il cherche la moindre expression sur mon visage réfléchi par la vitre alors

que j'ai du mal à reconnaître cette femme d'affaires asiatique tirée à quatre épingles qui effectue un pas de côté avant de décliner la proposition.

— Ce ne serait pas convenable, tu le sais.

Après s'être assuré d'un coup d'œil furtif que nous ne sommes que tous les deux, Bao insiste et sa main cherche secrètement mes doigts.

— Arrête de me repousser. Laisse-moi te rendre heureuse.

Instinctivement, je retire mes phalanges loin de toute approche possible. Ce n'est ni correct ni très hygiénique de sa part, mais son geste légitime mon mensonge accompagné d'un regard qui ne vacille pas.

— Je le suis déjà, Bao. Je suis très heureuse.

Par dignité, il se contente de lisser sa cravate et d'acquiescer d'un signe du menton presque imperceptible. J'ai toujours voulu trouver les mots pour qu'il comprenne que mes multiples refus n'ont rien à voir avec lui, malheureusement je n'y suis jamais parvenue. Ce n'est pourtant pas difficile à formuler, le regard des autres nous impose des rapports cordiaux et strictement professionnels. Ce n'est pas pour rien que le monde est bâti sur des règles, des lois et des principes, je l'ai appris à mes dépens. L'écrivain Eiji Yoshikawa a trouvé quelques mots merveilleux pour résumer ma pensée, il disait « *La voie que j'ai choisie exige de la discipline. Elle demande que je maîtrise mes sentiments, que je mène une vie stoïque, que je me plonge dans les épreuves. Sinon, la lumière que je recherche m'échappera* ». J'ai bien failli perdre cette lumière par le passé, je refuse de la compromettre à nouveau en m'autorisant des entorses superficielles et nuisibles.

— Je suis désolée, j'ai des choses à faire ce soir.

Pour des raisons bien différentes, nous sommes à présent deux à goûter aux saveurs âpres de la déception. Les traits de Bao redeviennent ceux de mon boss, sa bouche pincée disparaît alors sous sa moustache.

— Alors, à demain, Mei.



Commandant mon taxi via WeChat alors que je remonte la belle esplanade du Bund, mon triomphe modeste et les élans déplacés de Bao sont de lointains souvenirs, mes idées deviennent plus claires maintenant. Je dois sans doute ce regain de lucidité à l'air frais des rives du Huangpu qui fouette mon visage et s'engouffre entre les immeubles anciens que les touristes prennent en photo. Et c'est en regardant les bateaux-mouches longer les buildings du centre d'affaires que je parviens à me faire une raison : mon père se contrefiche royalement de ma réussite en dépit des efforts que je peux fournir.

Avec ma coupe en cristal sous le bras, errant sous les néons colorés, où 25 millions d'habitants vivent dans la démesure à l'occidentale, la technologie à l'asiatique et avec les traditions de l'Orient, je délaisse l'architecture audacieuse des buildings de verre et d'acier pour rejoindre mon chauffeur vers Nanjing Road.

À l'arrière d'une berline de grand standing, il me suffit d'un coup d'œil depuis la banquette pour constater qu'à l'instar de cette avenue pleine à craquer, la vie à Shangai ne s'arrête jamais, elle ne fait que croître à vitesse grand V. C'est un pouls vigoureux, bruyant comme des éclats de rire ; quelque chose

d'immense et d'ultraconnecté qui sent fort la cuisine de rue. Il n'y a qu'ici que les jeunes millionnaires du quartier financier cohabitent avec les travailleuses du sexe ainsi que les mamies buvant leur thé religieusement. Les pratiquants de tai-chi se mêlent aux tradeurs stressés, les rêves des jeunes sont cotés en bourse, le tout dans un cocktail détonnant de crises surmontées, de publicités digitales, de feux d'artifices et de klaxons. Dans l'ombre du parti au pouvoir, le luxe et la réussite sociale animent les yeux des gens qui rejoignent les métros bondés, mais la tradition et le respect sont aux services de l'ordre en société, une sorte d'immense chorégraphie qui fait de cette mégalopole un endroit où je me sens en sécurité, même si je ne suis pas née dans le béton.

D'ailleurs, le trajet sans bruit ni discussion futile me mène plus au sud dans le district de Minhang, loin du tumulte du centre-ville, là où j'ai grandi. Un peu après les banlieues branchées, au-delà des quartiers résidentiels dédiés aux ouvriers, le capitalisme bordant la route se retire doucement pour laisser place à plus de nature et quelques stigmates d'une époque rigoureusement plus communiste. Les modestes maisons s'espacent sur le dernier kilomètre, à l'approche des murs d'enceinte du cimetière, seuls les arbres sont les gardiens de nos ancêtres. J'ai toujours un pincement au cœur en revenant ici, même si je sais que ma visite sera de courte durée. Poliment, je me penche vers le conducteur afin d'éviter d'avoir à réserver un nouveau véhicule dans une poignée de minutes.

- Vous pouvez m'attendre ? Je ne serai pas longue.
- Hélas, ce n'est pas moi qui décide, madame.
- C'est-à-dire ? Je vous paye, n'ayez aucune crainte.

— Ce n'est pas le problème. Tout dépend de votre score dans l'application. Ce service est réservé aux citoyens exemplaires.

— Je suis à 770, vous savez.

De bonne foi, j'exhibe un score honorable sur 950 qui m'octroie l'accès à cette fameuse « fonctionnalité ». Il me faut tout de même payer d'avance sur mon smartphone si je veux que le chauffeur patiente dans cet écrin de verdure, au pied du temple traditionnel.

Frictionnant mes mains de gel alors que le moteur tourne encore, la portière claque suite à mon léger coup de coude, puis je m'engage dans le jardin qui abrite les sépultures sous un ciel sans étoiles. Guidée par les lampions qui bordent les allées, je déplore ne pas avoir eu l'occasion de venir ici depuis le dernier festival Qingming, mais je suis comme tout le monde, il me faut attendre le jour célébrant les morts pour rendre visite à cette tombe que je suis la seule à entretenir.

— Bonjour, Maman.

Le bruissement des feuilles me répond puis la bise balaye le parc en meublant mes silences, à défaut d'être munie d'un balai traditionnel pour épousseter la pierre, j'extirpe de mon sac à main un paquet de lingettes afin de faire place nette avec un sourire douloureux.

— Tu vois, je continue à faire de mon mieux... Du moins, j'essaie.

La gorgée nouée, je pose délicatement le trophée sur le granite puis l'aligne avec minutie pour le disposer harmonieusement avec mon étoile du mérite citoyen, ma nomination au comité du quartier et le cadre dans lequel se trouve la copie de mon dernier diplôme. Le vent caresse alors ma figure face à cet

autel dédié à racheter ma conduite, puis je reçois une notification de WeChat qui n'a rien à voir avec mon chauffeur de taxi. Là, mon cœur bondit, car il s'agit d'un message de mon père.

« Je dois prendre l'avion pour Pékin cette nuit. Si tu tiens à me voir, sois au bureau dans une heure, j'ai 10 minutes à t'accorder. »



Quiconque habite une grande ville sait très bien qu'une heure est un délai largement insuffisant pour traverser l'agglomération de part en part. En ce qui concerne « La Perle de l'Orient », 60 minutes relèvent de l'impossible, pourtant, c'est essoufflée mais presque à l'heure que j'abandonne mon taxi non loin de People's Park avant de galoper vers le parvis du bâtiment gouvernemental et retrouver mon père au pied du siège de la municipalité.

Dans les lueurs du soir, sa silhouette sèche trahit l'impatience et plus j'approche, plus la dureté de son visage me condamne.

- Tu me fais attendre, Mei. Je déteste ça.
- J'ai... j'ai fait aussi vite que j'ai pu...
- Je dispose d'à peine cinq minutes, pas une de plus.

Face à sa mâchoire fermée, écrasée par son regard qui me jauge et me juge, je ne sais plus si je peux lui témoigner en public mon affection, j'en perds même mes moyens et mes mots. Son temps est précieux, il me le fait comprendre en insistant d'un « Alors, je t'écoute » qui claque dans l'air et me renvoie dans mes jeunes années, au point de me tétaniser. *Sois forte, Mei.*

- Tu veux bien marcher un petit peu avec moi, Papa ?

Ses yeux autoritaires murmurent qu'il trouve l'idée ridicule, mais le poids des responsabilités pesant sur ses épaules lui vole un soupir résigné. Nous voilà donc en train de déambuler pour quelques minutes le long des nombreux portraits consacrés aux héros de la province et affichés fièrement devant les murs blancs du bâtiment public.

Comme un enfant cherchant l'approbation d'une figure paternelle aux cheveux plus courts et plus grisonnants qu'avant, je prends une profonde inspiration afin de gommer la déception qui m'a rongée sur scène. J'attends le bon moment pour me lancer devant la brochette de modèles de réussite imprimés sur les panneaux du Parti.

— J'ai été primée au travail, tu sais. Tu as raté la cérémonie...

Je n'espérais pas une médaille de sa part, encore moins des embrassades, mais je n'ai droit qu'à l'écho de ses semelles, alors j'insiste.

— C'est un trophée très prestigieux, tu sais.

— Tu voudrais que je t'applaudisse, Mei-Lin ?

Sa réponse me cloue devant cette photo d'un militaire devenu héros de la nation. Les bras m'en tombent, si bien que ma voix trahit une pointe d'agacement lorsque je me défends.

— Non, j'aurais simplement voulu que tu assistes à la remise des prix, comme tu me l'avais promis.

— On n'a pas toujours ce qu'on attend et on ne fait pas toujours ce qu'on veut. Je te rappelle que je suis cadre du Parti.

Comme si j'avais besoin qu'il me rafraîchisse la mémoire.

— Et être haut placé en politique t'empêche de m'envoyer un message ?

— Ton arrogance ne te mènera nulle part. Les actions du gouvernement passent avant tes petites victoires personnelles. Si le Parti a besoin de moi, je ne peux pas me libérer, Mei. C'est aussi simple que ça.

J'en laisse échapper un ricanement étouffé qu'il interprète comme de l'insolence. Son air le plus sévère s'abat sur moi lorsqu'il me pointe du doigt.

— Cesse de croire qu'en me ramenant des trophées et des médailles comme un chien rapporterait une balle, tu pourras effacer le passé. Trouve-toi un homme digne de ce nom et reste à ta place.

J'aurais préféré qu'il me gifle en public plutôt que d'entendre le fond de sa pensée. C'est quoi « *ma place* » ? Malgré mon regard embué, je ne lui ferai pas le plaisir de pleurer, au contraire, je désigne les portraits des citoyens émérites avant de le prévenir d'une voix éraillée par l'humiliation.

— Que tu en sois fier ou pas... un jour... je serai en photo ici.

— Avant de vouloir être un modèle pour la nation, sache qu'il te faudra plus qu'un stupide prix d'entreprise et des caprices pour voir ton père.

— Quoi que je fasse, ça ne sera jamais assez bien à tes yeux. C'est ce que tu essaies de me dire ?

Avec le peu d'estime qu'il me porte, Papa consulte sa montre et met un terme à notre petite marche.

— Quoi que tu fasses, ça ne me ramènera pas ta mère. Je dois y aller.

Chapitre 1

Kamden



<https://youtu.be/EEluj-4CYAM>

L'écho de notre sprint sur le pavé résonne dans la ruelle animée, nos éclats de rire s'élèvent au-dessus des câbles électriques et des enseignes lumineuses de Tianzifang. Surnommé le quartier des artistes, ce village dans la ville est notre terrain de jeu, et accessoirement un attrape-touriste pour ceux qui font leur marché sans avoir les bonnes adresses. Reprenant mon souffle, j'entraîne mon petit bonhomme par la main entre les passants qui déambulent devant les échoppes de créateurs et c'est sous un porche que mon fils est victime d'une tentation sucrée le clouant sur place. Hypnotisé devant une vitrine d'un confiseur, Liam en oublie la raison de notre promenade au pas de course.

— Elles sont trop belles les brochettes de bonbons, Papou ! Je peux en avoir une ? Dis oui ! Steuplaît !

Ses grands yeux tirés en amande brillent d'envie, alors je m'accroupis devant le seul être qui illumine mes jours.

— Tu sais qu'on est en mission, tu as oublié ?

Avec ses mains miniatures que j'aime couvrir de bisous, il dégage les cheveux de ma figure et sa bouille de petit bonze esquisse une mimique adorable quand il me répond qu'il est tout à fait capable de terminer la mission en mangeant des bonbons.

— Je préfère t'acheter des fruits, c'est bourré de sucre et de colorants ces trucs-là.

— Mais j'veux pas des fruits, moi !

— Pourtant c'est mieux pour la santé. Tu sais ce que je dis tout le temps ?

— Qu'on devient ce qu'on mange... je sais...

Avec sa moue boudeuse et renfrognée, il secoue ma main d'un mouvement de balancier qui l'aide à gérer sa frustration, puis il prend un air soudainement très mature en levant un sourcil.

— Mais ça veut dire que tu vas devenir une bière et une cigarette ?

Pour avoir tapé dans le mille au point de m'arracher un ricanement, il s'en sort avec une monstrueuse brochette de guimauve probablement bourrée de E171 et de dioxyde de titane, mais son sourire béat valait bien une petite entorse à mes principes. Sa main dans la mienne, on progresse à un rythme soutenu entre les familles qui ont tout leur temps pour lécher les vitrines et les devantures en bois, et j'en profite pour rappeler la raison de notre sortie à mon petit addict au sucre.

— Quel est le programme, agent Liam ?

Entre deux léchouilles gourmandes, entraîné dans mon sillage, il énumère fièrement les objectifs en se prêtant au jeu de deux espions en plein repérage.

– Prendre des bombes de graffiti pour Captain Kamden. Du turquoise, de l'argenté et du bleu marine.

– Et un nouveau masque !

– Et tout ça avant que Shi-Lin arrive à la maison.

Sous les lampions traditionnels et les guirlandes lumineuses, on presse le pas en longeant des enfilades de scooters et de vélos garés, avant de bifurquer dans une coursive aux murs de briques.

– Tu restes sur cette caisse de bois, le temps que papa achète ses bombes de peinture, j'en ai pour une minute.

Hochant la tête, il mord à pleines dents dans sa guimauve sous ma surveillance permanente et l'œil attendri d'une grand-mère sortant de nombreux sacs poubelles. Après avoir réglé en espèces mon matériel quitte à ennuyer le commerçant habitué à des paiements par téléphone, je ressorts triomphant, mes munitions dans un sachet plastique et ma petite monnaie tintant dans la poche de la chemise contre mon pendentif.

– Mission accomplie ! Tu viens ?

Je m'attends à ce qu'il me tende la main et qu'il m'emboîte le pas, mais Liam semble songeur, presque triste. Mon petit gars fixe le coin de la rue avec une expression un brin inquiète.

– Dis, Papou... Tu crois que les gens savent qu'ils sont filmés tout le temps ?

Contemplant à mon tour les caméras si nombreuses qu'elles font partie intégrante du décor, j'ai un pincement au cœur en songeant que ce côté le plus abject de la Chine vient d'entrer dans la conscience d'un enfant de 7 ans. Je chasse les dérives technologiques de la reconnaissance faciale et du flicage H24 pour ironiser et tirer un sourire à mon bébé.

— Pas du tout, regarde-les... les gens ont le nez dans leur téléphone, ils ne se doutent de rien.

Tirant sur mon jeans délavé pour m'accroupir et le rassurer, je saisis la perche tendue afin de dévier le sujet et rendre la situation bien plus agréable.

— Du coup, on n'est que deux à le savoir. Et tu sais à quoi servent vraiment ces caméras ?

— À voir qu'on se comporte bien ?

— Erreur, agent Liam : elles s'assurent que tu ne triches pas pour la fin de cette mission.

— Tricher ? Mais pourquoi ?

— Parce que le sol, c'est de la lave !

Aussitôt, mon bout de chou réalise qu'il a cinq secondes pour trouver refuge et ne plus poser un pied sur les pavés. Avec mes sprays de peinture, je chevauche un scooter stationné tandis que Liam saute de sa caisse en bois pour s'agripper à une gouttière en scrutant la lave imaginaire qui pimente notre parcours. La mamie sortant ses poubelles roule de gros yeux et nous traite de fous, ce qui a le don de nous faire éclater de rire et de nous chasser de la cursive.

C'est le cœur plus léger après une franche rigolade qu'on allonge notre foulée sous une myriade de fanions colorés et de blocs de climatiseur plus très jeunes, avant de longer le Walker et ses bières d'un autre monde. Lorsque Liam vient

finallement à bout de sa brochette, on quitte le quartier des artistes pour rejoindre notre résidence « la droiture » juste à côté des commerces animés. Main dans la main, on trotte dans le petit square qui se trouve au centre des immeubles et on file au troisième étage du bâtiment B dans l'espoir d'arriver avant la prof de violon de mon fils. Pas de chance, Shi-Lin perd déjà patience devant notre porte.

— Vous savez que la ponctualité est une forme de respect !?

Bras croisés dans sa tunique près du corps, Shi tapote son avant-bras d'impatience, et je crois que la contrariété renforce ses charmes, peut-être parce que j'aime bien son carré brun sévère et ses petites lèvres tendres qui se mettent à sourire quand Liam galope vers elle pour se blottir contre ses jambes. Alors, j'en profite pour demander simplement pardon.

— Vraiment désolé, notre mission était plus longue que prévu...

— Que vous est-il arrivé cette fois ?

Pour soutenir mes excuses qui dérident la professeure de violon, mon garçon avoue que c'est parce qu'il voulait des bonbons.

— Puis il y a eu de la lave sur notre chemin !

— De la lave ?

— Oui ! Alors, on devait montrer aux caméras que je ne trichais pas !

D'un sourcil arqué, Shi me scanne alors que j'ouvre la porte de l'appartement, et tandis qu'elle indique à Liam d'installer ses affaires et de commencer à s'échauffer avec ses gammes dans sa chambre, je m'excuse une nouvelle fois. Je suis pleinement conscient que le retard n'est pas toujours bien perçu en Chine,

sans parler du temps à rattraper pour Liam après les nombreuses leçons annulées au terme d'une période compliquée pour la planète entière. Mais l'enseignante particulière se plante entre le mur de briques industrielles et ma mezzanine pour me coincer d'un regard qui ne tremble pas.

— Vous êtes pardonné. Par contre, il faudrait songer à régler mes honoraires du mois dernier, monsieur Cooper.

— Bien sûr ! Je suis le roi des étourdis ! Je vais chercher de quoi vous payer.

Ni une ni deux, je me rue sur l'étagère au-dessus du canapé, mais sa voix me retient sur le parquet avant que je n'attrape le pot à billets dont le niveau est dangereusement bas depuis quelque temps.

— Je préférerais éviter les espèces, si possible. Vous pouvez me faire un transfert via WeChat ?

— Et moi, je ne tiens pas à utiliser mon téléphone. C'est ce qu'on avait convenu, il me semble.

— Je pensais que c'était seulement pour la précédente mensualité. J'ai besoin de montrer des mouvements créditeurs sur mon compte, c'est pour mon score...

— On dirait qu'on s'est mal compris.

— Peut-être que nous pourrions trouver un arrangement ?

— Quel arrangement ?

Adossée au mur de béton ciré qui délimite la salle où je peins du reste de l'appartement, elle affiche un sourire taquin qui me trouble, parce qu'elle se méprend.

— Vous savez que j’aime beaucoup Liam, et le petit m’apprécie également...

— C’est réciproque, on est ravis de vous avoir sur notre route.

L’espace d’un instant, elle balaye la pièce à vivre du regard, s’attarde sur la table basse où gisent quelques croquis, la cuisine pas tout à fait nickel et son œil s’échappe vers les nombreux balcons de l’immeuble d’en face, comme si elle n’avait pas le cran de me regarder pour prononcer la suite.

— Si j’en crois l’état de cette garçonnière... Il n’y a pas de madame Cooper sur votre chemin ?

Sans s’en rendre compte, il se peut qu’elle vienne de me vexer, voire de me blesser. Muni de mon pot à fric, j’extirpe les centaines de yuans qui couvrent les heures que je lui dois et cherche à comprendre où elle veut en venir en prêchant le faux pour avoir le vrai.

— Vous sous-entendez qu’en plus d’être en retard, je suis bordélique ? Tenez, vous pouvez recompter.

Shi-Lin se fige un instant devant l’argent que je lui remets puis me crucifie cette fois d’un regard étrangement fiévreux.

— Inutile de compter, je vous fais confiance. Quant à mes sous-entendus, je veux dire que je serais ravie de contribuer à l’équilibre de Liam et plus encore de me dévouer au vôtre.

C’est dit avec un aplomb doublé de velours, le silence qui suit ne l’empêche pas d’approcher de moi comme un félin devant sa proie.

— Il se dit que de nombreuses femmes sont de passages ici...

— Je pense que les gens ont des aprioris sur la vie d'artiste.

L'inclinaison de sa tête et l'index qu'elle aventure avec imprudence sur mon torse retirent le voile de la pudeur alors que les premières notes de violon nous parviennent depuis la chambre de mon fils.

— Alors, ôtez-moi tout préjugé, monsieur Cooper. Acceptez d'éclairer mes lanternes autour d'un verre ou d'un dîner, qu'en dites-vous ?

J'ignore ce que j'ai pu faire ou dire laissant penser qu'il y a la moindre place dans ma vie entre mon art et mon fils, mais je recule d'un pas, quitte à détruire toutes les illusions de cette prof de violon.

— Avec tout le respect que je vous dois, j'en dis que vous faites erreur. Je ne suis pas prêt et Liam vous attend pour sa leçon.



Mei



<https://youtu.be/v1ULZ2NVKM8>

Blessée par les mots de mon père, je l'ai regardé se fondre dans le bâtiment public, après avoir tourné les talons, il n'a pas daigné regarder une seule fois dans ma direction. Je suis restée une longue minute dans les lueurs de la ville, face à mes responsabilités, réprimant une envie de pleurer qui n'aurait fait que renforcer l'humiliation que je venais d'essuyer.

Si aucun trophée n'a pu racheter ma conduite jusqu'ici, c'est simplement parce qu'il est encore trop tôt, je dois juste persévérer. Un jour, il ne pourra que constater toute la discipline que je m'impose jour après jour afin de redresser la barre et réparer mes fautes. C'est avec cette certitude chevillée au cœur que je marche en direction de l'arrêt de bus le plus proche, comme si je cherchais à fuir le passé sans devoir attendre un taxi ou que je m'astreignais à moins de confort afin de me punir pour tout ce qui m'est reproché. À moins que je ne sache inconsciemment qu'en présence d'autres personnes je trouverai fatalement la force de ne pas verser une larme pour les quatre vérités que Papa vient de m'envoyer à la figure.

Dans la clarté des panneaux d'affichage digitaux, ceux-là mêmes exposant les visages des mauvais payeurs non loin des

bornes électroniques, je couvre mon visage à l'approche de l'autocar avant de m'engouffrer dans la chaleur du véhicule. Malgré le revers que je viens d'essuyer, je constate avec une once de fierté que le coût de mon trajet a encore baissé. Récompensée par le système d'être dans la peau d'une citoyenne irréprochable, je me trouve une petite place contre les vitres, en prenant soin de ne toucher personne et surtout pas les barres métalliques qui me répugnent.

Bercée par les aléas de la route et les multiples descentes des usagers, je cherche à oublier des paroles qui me hantent encore, le quartier des artistes se profile enfin après une journée qui m'aura définitivement éreintée. Foulant le bitume de l'arrêt « la droiture » quelques minutes plus tard, je m'autorise un détour par l'épicerie fine dans laquelle j'ai mes petites habitudes lorsque je ne jette pas mon dévolu sur le Auchan Minute entièrement automatisé. À l'image des nombreuses ombres sur le trottoir croisant le flot ininterrompu de voitures, j'ai hâte de rentrer chez moi, alors je presse le pas vers le magasin avant de m'arrêter net, le regard accroché par un citoyen aux mœurs étranges.

Dans la pénombre du petit jardin public jouxtant le boulevard, un homme portant un curieux sac à doc blanc semble parler seul. Tantôt agité, tantôt mimant une valse avec une partenaire invisible, il pousse des cris puissants puis des rires embarrassants avant de chasser des mouches imaginaires. Et lorsqu'il se met à converser avec un buisson, mon devoir d'exemplarité me pousse à le prendre en photo et à le signaler à la gouvernance sociale.

Ce n'est pas seulement pour les 5 points crédités sur mon score citoyen que je le fais, mais aussi dans un souci de maintenir l'ordre aux abords de ma résidence. La République

Populaire de Chine ne tolère pas les drogués, les malades mentaux, les fous furieux qui lancent des pétitions et les pratiquants de Falun Gong¹, ils doivent être systématiquement dénoncés, c'est la loi et je m'y plie volontiers. On ne dirige pas un peuple composé de plus d'un milliard d'individus sans l'effort de chacun.

C'est avec la satisfaction du devoir accompli que je franchis le seuil du magasin d'alimentation, accueillie par le tintement familier de la clochette. Dans les rayons, aucune perte de temps, je file bille en tête en direction de mon péché mignon : les Dim Sum² de légumes et de crabes. Armée de mes boîtes de bambous fétiches contenant le mets le plus sain et le plus nourrissant à mes yeux, il me reste à saluer le gérant en caisse. Je ne vois pas tout de suite son œil au beurre noir et c'est au moment de payer que je m'inquiète de l'état de son visage.

— Que s'est-il passé ? On vous a agressé ?

— Les gens sont fous, mademoiselle Xiaoli ! Je vous assure !

— À qui le dites-vous, je viens de dénoncer un énergumène dans le petit jardin public qui n'avait pas toute sa tête...

— Oh ! celui qui m'a fait ça avait toute la sienne... Il n'a simplement pas supporté le fait que d'acheter une bière faisait baisser son score sur le téléphone.

¹ *Le Falun Gong ou « effet de la roue de la puissance » est un mouvement spirituel inspiré du qigong, qui combine la pratique de la méditation, avec des exercices aux mouvements lents et souples, ainsi que le travail sur soi.*

² *Désigne un ensemble de mets de petites portions consommées dans la cuisine cantonaise, les dim sums sont généralement des mets cuits à la vapeur.*

— Je suis choquée. Tout le monde le sait ! Il a fini par prendre de l'eau ?

— Il m'en a surtout collé une bonne... Et voilà le résultat.

Réglant mes emplettes via mon téléphone, j'écoute avec attention les détails de l'arrestation, et je suis stupéfaite qu'un malotru prenne le risque de se compromettre avec toutes les caméras de surveillance dont l'épicerie dispose.

— Si je peux me permettre, vous devriez cesser de vendre de l'alcool, vous prendriez moins de risque.

— Je vais y songer sérieusement.

— Ce serait plus sage, la période que l'on vit actuellement est si étrange...

— En parlant d'étrange... vous avez entendu la rumeur ?

Intriguée, je me fige alors que le propriétaire s'incline au-dessus de sa caisse pour me murmurer la nouvelle sous les néons.

— On dit que ça redémarre ici et là. Il paraît qu'ils vont verrouiller la zone à nouveau.

Stupéfaite, j'entrouvre la bouche en songeant au vol que devait prendre mon père pour Pékin. Mais lorsque le responsable me demande si je suis au courant de quoi que ce soit, je me contente de botter en touche et de lui souhaiter un bon rétablissement.

Après ce que vient de m'annoncer l'épicier et l'épisode de l'homme dérangé dans le parc, c'est sur la défensive que je regagne l'enceinte de ma résidence, me méfiant de tout comportement suspect. Une chance que le secteur soit calme à l'heure qu'il est, au pied de mon immeuble, je me sens bien

plus rassurée. Le long des boîtes aux lettres, en quête de mon courrier, je découvre toutefois que quelqu'un a eu l'audace de coller un autocollant « Liberté ! Révolution ! » sur le panneau d'affichage du règlement de « la droiture ». *Décidément, certains n'ont honte de rien !*

À l'aide de mes clés, ce ridicule sticker est gratté méticuleusement tandis qu'une femme moulée dans une tunique près du corps quitte le bâtiment B en regardant à plusieurs reprises en direction des étages. Celle-ci s'éloigne de l'immeuble puis salue une autre silhouette aux courbes suggestives marchant à sa rencontre. Une créature légèrement vêtue qui se rend dans le fameux bâtiment. *Ce va-et-vient ne peut plus durer...*

Convaincue que toutes ces candidates plus belles les unes que les autres, entrant et sortant régulièrement de « la droiture », sont liées de près ou de loin à quelque chose de louche... j'appelle l'ascenseur en prenant soin de ne pas toucher le bouton avec mes doigts avant de me réfugier au 4^e, dans le calme de mon studio.

Un doux silence m'envahit sur le seuil, mon regard s'attarde sur le coucher de soleil exposé en photo sur la commode, qu'il est bon de retrouver ses automatismes rassurants et les rituels qui ponctuent la fin de journée. D'abord mes chaussures retirées dès l'entrée, mes mains savonnées religieusement, ma veste de tailleur soigneusement disposée sur un cintre à destination du pressing, avant d'apprécier la quiétude d'un mobilier spartiate.

Il n'y a rien de meilleur que de savourer les plus succulents Dim Sum de Shangaï dans un endroit où tout est rangé, parfaitement à sa place, avec pour seule compagnie le portrait

de notre président Xi Jinping suspendu au mur et les nouvelles à télévision.

J'aime me tenir au fait de ce que préconise le gouvernement, c'est une manière d'essayer de comprendre l'immense responsabilité confiée aux cadres du Parti, ce qui me rapproche sans doute d'un père taiseux et explique par procuration ses silences interdits. Entre deux savoureuses bouchées, j'apprends que l'épicier avait raison, la politique « Zéro » reprend. Convaincue qu'il n'y a que la fermeté qui puisse faire de la Chine un empire digne de ce nom, j'accompagne le Parti communiste par la pensée puis nettoie soigneusement ma petite table avant de m'adonner au seul véritable plaisir que j'ai.

Délicatement, j'ouvre ma baie vitrée, me glisse comme un chat sur mon modeste balcon avant de répéter des gestes que je pourrais effectuer les yeux fermés, tant ils sont synonymes de bonheur en mon for intérieur. D'abord enfiler mes gants, ensuite me munir de mon petit arrosoir et enfin admirer la reine des fleurs, mes belles pivoines.

Je tiens ces beautés du jardin de ma mère, elles reçoivent quotidiennement toute mon affection, je leur prodigue les meilleurs soins, et c'est avec impatience et sourire que j'observe l'un des bourgeons tardant à éclore.

Je ne me lasse pas de détailler sa tige teintée de rouge, ses feuilles caduques et ses pétales majestueux, un spectacle d'une beauté infinie que j'arrose méticuleusement, jusqu'à ce qu'une musique infernale ne s'échappe de l'immeuble d'en face. Dans le bâtiment B, quelqu'un écoute un morceau occidental si fort qu'il me vole le seul moment de grâce de ma journée.

Franchement irritée par l'indélicatesse du voisinage, je balaye des yeux les nombreuses fenêtres qui me font face avant de m'arrêter sur ma cible au troisième étage. Dans une chemise débraillée, un étranger se met à pousser des cris absurdes, si bien que j'en retire mes gants, parce que ma patience atteint ses limites. Penchée sur ma rambarde, je distingue cet homme aux cheveux longs, armé d'un oreiller, qui court dans son appartement transformé en salle de concert.

C'est inacceptable. Si bien que je rentre à l'intérieur, à la recherche de ma paire de jumelles afin de voir le forcené de plus près.

Chapitre 2

Kamden



<https://youtu.be/a53EGpE3YIY>

Dès les premiers rifts de guitare hurlés par les enceintes du salon, Liam détale à toute vitesse en pouffant de rire pour s'armer d'un coussin sur le canapé. C'est bon de le voir se jeter sur le sofa et de s'esclaffer joyeusement après une leçon de violon un peu tendue. Sa prof n'a pas vraiment apprécié d'être poliment envoyée sur les roses, et je crois qu'il s'agissait de son dernier cours avec mon fils puisqu'elle l'a fait trinquer sans parvenir à compartimenter ses désirs et ses déceptions. Ça s'est terminé avec les pleurs de Liam et une explication de texte dans le couloir avant de la remercier. Alors, avec mon traversin en guise de massue, je joue le rôle du monstre, quitte à en faire des caisses pendant quelques minutes afin de nous changer les idées.

— Où te caches-tu, petit avorton !?

Respirant comme un dragon, meuglant tel un ogre sous stéroïdes, j'agite mon oreiller avant de pousser un cri de rage surjoué, accompagné de l'ouverture théâtrale de ma chemise, façon Hulk très énervé.

— Si jamais je t'attrape...

À l'autre bout du salon, mon fils rit tellement qu'il a du mal à me défier en sautillant autour de la table basse.

— Même pas peur ! Tu vas me faire quoi ?

— Oh ! je vais te mordiller le cou ! Grrrr !

Comme un fauve, je fais irruption devant le canapé, puis je saute dessus pour attraper mon petit qui s'échappe d'un saut agile.

— Woaaar ! Puis je te chatouillerais sous les bras !

— Je crains pas les dessous de bras ! Nananère !

— C'est ce qu'on va voir !

Caché derrière le poteau de la mezzanine, il fanfaronne puis me balance son coussin en pleine figure. Je tombe lourdement en poussant un râle qui mériterait un Emmy Award, si bien que Liam s'inquiète de mon sort lorsque je feins la mort de la terrible créature. Puis il pousse un cri doublé d'un rire nerveux quand je le surprends d'un coup d'oreiller avant de le ceinturer et de lui infliger toutes les tortures promises.

— Tu vas rire jusqu'à ne plus pouvoir respirer !

— Pas les dessous de bras ! Pitié ! Papou !

À même le sol, son petit corps se contorsionne dans un fou rire qui me fait un bien incroyable, il se débat mollement sur le parquet puis je lui grignote le cou en savourant l'odeur de sa peau, jusqu'à ce qu'il me supplie d'arrêter, totalement hilare.

On se retrouve tous les deux au sol, sa tête moite posée sur mon thorax, dans un instant d'éternité. Dieu que c'est bon de l'entendre soupirer d'une plénitude qu'on ne peut connaître qu'à son âge.

— C'était trop marrant.

— Ouais, ça fait du bien, champion.

Notre petit coup de folie est englouti par la musique, il se redresse soudainement et plante son petit coude sur mes côtes pour me gratifier de toute l'étincelle dans son regard.

— On le refait ?

— Plus tard, là, je dois vraiment travailler.

— Oh ! steuplaît...

— Kim m'attend dans la pièce d'à côté, ce n'est pas sympa pour elle.

— Elle est toute nue ?

— Pas encore. J'ai mis le chauffage pour qu'elle n'ait pas froid.

— Elle mange avec nous ?

— Possible. Tu as envie qu'elle mange ici ?

— J'sais pas...

D'un coup son visage se ferme, la lueur dans ses yeux se voile et son menton atterrit sur la paume de sa main, comme s'il méditait à la question. Allongé sur le ventre, ses petits pieds heurtent le parquet dans un battement propre aux enfants, et je me redresse sur un coude, inquiet de son changement d'humeur lorsqu'il reprend.

— Ce qui me fait vraiment envie, Papou... c'est de rentrer à la maison.

Un besoin de retourner au pays qui se loge en plein dans mon cœur, surtout quand Liam s'empare avec nostalgie de mon collier qui pend contre mon sternum.

— On va rentrer à New York, je te le promets, bonhomme. Il faut juste que tu me laisses un peu de temps...

— Et si jamais on pouvait pas ?

— Bien sûr qu'on pourra. Laisse-moi juste régler la question des sous avec oncle Garrett.

À condition que Garrett me donne enfin signe de vie... Tenant toutefois à rassurer mon garçon après une période compliquée, je frictionne tendrement ses cheveux en lui expliquant les réalités de ma situation.

— Je dois terminer encore deux toiles avec Kim, et on pourra enfin se prendre les billets, Garrett m'a dit que le marché de l'art se portait de mieux en mieux.

J'ai toujours misé sur la transparence avec mon fils, pourtant, je vois bien que la vérité ne parvient pas à le convaincre. Liam s'assoit et ses épaules s'affaissent au moment où il se confie d'un timbre tracassé.

— Ouais, mais à l'école, y a des copains qui disent que ça va recommencer.

— Qu'est-ce qui va recommencer ?

— La politique « zéro ».

— N'importe quoi, allez, viens par là...

Histoire de conjurer le sort, je le serre dans mes bras et lui murmure que cette fois, rien ne nous arrêtera.

— Il ne faut pas écouter les autres. Quand tu les écoutes, c'est comme s'ils t'aspergeaient de leur propre peur, d'accord ?

— Mais s'ils ont raison ?

— N'y pense pas, bonhomme. Je m'occupe de tout. Je te le promets.

Inspirant l'odeur de son shampoing à pleins poumons, je lui souffle qu'il ferait mieux de filer faire ses devoirs le temps que j'avance avec Kim. Et après une seconde d'hésitation, Liam comprend que la récréation est terminée, j'ai droit à un « je t'aime » que je collectionne précieusement, et la porte de sa chambre se referme.

Reste pour moi à baisser le son de la stéréo, à envoyer un SMS plus qu'insistant à Garrett, et à filer dans mon espace de création.

Toujours avec un peu de rock pour accompagner l'inspiration, je savoure le bruit métallique des bombes secouées une à une, le chant des caps clipsés sur chaque aérosol m'accompagne avant de découvrir la pièce la plus intéressante de ma collection : Kim, 20 ans, un teint blême et parfait sous un kimono de satin. Un visage né pour capter la lumière que j'ajuste en réglant mes différents spots et un caractère très occidental.

— Un peu plus et j'ai cru que j'allais pouvoir finir mon livre, monsieur l'artiste.

— Une urgence chatouilles, c'était plus long que prévu. On attaque ?

Sans me tenir réellement rigueur de la parenthèse avec mon fils, elle dénude ses épaules, puis dévoile sa poitrine, et le tissu

libère toute sa plastique qu'il me faut sublimer sur une toile plus grande que moi.

- Pas trop froid ?
- Au contraire, je me suis permis d'ouvrir un peu.
- C'est parfait, tu commences à avoir l'habitude. Surtout, fais comme chez toi et si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas.

Dépourvue de gêne et de pudeur, elle me laisse corriger sa position, de manière à ce que je puisse poursuivre nos séances dans les mêmes conditions que la veille. Délicatement, je modifie la torsion de son buste, tire légèrement sa jambe pour l'incliner précisément à mon idée. Ce que j'apprécie chez ce modèle plus que chez toutes les autres, c'est qu'en dépit des 12 ans qui nous séparent, elle a la maturité pour comprendre ce qu'une prof de violon n'a pas réussi à saisir. Elle est la seule à me considérer essentiellement comme un peintre, et non comme la promesse d'un plan cul. Cela dit, pendant que je retourne à mon stock de peinture pour sélectionner mes couleurs, Kim rompt mon silence concentré.

- Il se pourrait que j'aie besoin de vos services très prochainement.
- C'est-à-dire ?
- Vous savez très bien de quoi je parle.
- Je vais voir ce que je peux faire. Mais *il* ne répond pas pour l'instant.
- Vous me tiendrez au courant ?
- Tu en sauras plus demain, promis.

Vissant les embouts afin d'ajuster le débit de peinture sur mes bombes, je chasse les détails plus ou moins légaux de mon petit business parallèle avant de me présenter devant le chevalet comme on se dresse face à un immense défi. Il en

découlera un potentiel chef-d'œuvre ou une immense bouse en fonction de l'énergie que j'y mettrai, sauf que je n'ai plus le luxe de pouvoir me rater.

— C'est parti...

J'expire profondément, m'attarde sur la lumière soulignant le galbe de son sein puis m'approprie ses proportions, jusqu'à ce qu'un sentiment diffus s'empare de moi. Un truc bizarre m'envahit. Un je-ne-sais-quoi de pesant qui me pousse à tourner la tête vers les rideaux entrouverts et ondulants sous l'effet du courant d'air. C'est en voulant fermer la fenêtre que j'entrevois l'impensable sur un des balcons de l'immeuble d'en face.

— C'est pas vrai...

Toujours immobile, mon modèle s'inquiète de me voir fulminer.

— Que se passe-t-il ?

— Il y en a qui n'ont vraiment pas de vie...

Difficile de lui avouer que je viens de voir une paire de jumelles retirée à la hâte chez la gonzesse du 4^e, pourtant je ne peux pas tenir ma langue.

— Je crois qu'une bonne femme nous espionne...

— Pardon ?

La voyeuse fait mine de s'occuper de ses foutues fleurs tout en me fixant. Immédiatement, Kim s'enveloppe dans son kimono et me rejoint à la fenêtre tandis que j'ouvre en grand pour interpeler l'autre tarée.

— C'est ça ! Fais semblant d'arroser tes plantes ! Tu veux ma photo, la commère ?

Aussi sec, je tire nerveusement les rideaux.



Mei

Il a hurlé « la commère »... C'est un comble ! Je voulais juste l'identifier clairement pour lui dire ma façon de penser, la première occasion venue, pas pour m'infliger la vision d'une jeune femme nue se couvrant la poitrine à ses côtés. *Mais alors... Toutes ces filles qui vont et viennent sont là pour lui, j'en suis sûre.* Sauf qu'à présent, mon cœur bat la chamade, je n'ai jamais eu aussi honte de ma vie. L'échine courbée, dans la pénombre, je m'assure qu'aucun autre voisin n'a assisté à cet épisode affreusement embarrassant.

Rasant les murs, le souffle court, je me carapate dans mon intérieur et éteins toutes les lampes avant d'abaisser à mon tour les stores de mon logement. D'un geste réflexe, je lâche ces jumelles qui me placent dans une position indélicate, avant d'écarter des doigts les lames pour mieux compter les étages ainsi que les fenêtres, parce que j'ai la ferme intention de dénoncer ce fou furieux via mon téléphone. Et si le signalement ne suffit pas, j'irai toucher deux mots à cet étranger qui ne respecte rien.

Chapitre 3

Kamden



<https://youtu.be/KpOTiBqoAnM>

Difficile d'ouvrir un œil après avoir terminé si tard dans la nuit avec Kim, mais à la manière dont Liam me secoue pour me sortir des draps en urgence, je comprends qu'il me faudra composer aujourd'hui avec un sérieux manque de sommeil. Victime d'un fond de mal de tête, j'émerge tant bien que mal alors que mon téléphone confirme ce que mon petit bonhomme s'évertue à me répéter :

— On va être en retard, Papou !

En quatrième vitesse, je me rue vers la cuisine pour remplir de lait de soja le bol de mon petit prince afin d'accompagner ses you tiao³ achetés la veille tout en réalisant qu'on dispose de moins d'un quart d'heure pour détailler de l'appartement. Il est grand temps d'être créatif si je veux éviter un nouveau mot

³ *yóutiáo /yoh-tyaouw/ 'bande(s) à l'huile (frit)' Longs bâtonnets de pâte frits et dorés*

de l'établissement scolaire dans le carnet de liaison de mon fils et un énième rendez-vous avec madame Qingsheng, sa maîtresse pas marrante.

— Tu sais quoi ? On va faire la course, je suis sûr que tu n'auras pas le temps d'avaler tes beignets et de manger ta pomme avant que je termine de m'habiller.

— On parie ?

Il me tend sa paume pour sceller le deal, nos mains claquent, mais je rajoute une condition.

— Et le tout, sans tacher ton uniforme, d'accord ?

— Je vais te battre et j'aurai même pas de miettes sur ma veste.

La confiance en soi des gamins est le trésor le plus précieux qu'on puisse cultiver en tant que parent. Je crois que de ce côté-là, je m'en suis bien tiré, Liam dispose d'un bon capital et cette idée me fait sourire. Sur le bois de la planche à découper, la lame du couteau de cuisine tranche à la hâte les derniers quartiers de granny tandis que le jeu démarre puisque Liam ne refuse jamais une mission rigolote. Affublé d'une moustache de lait souriante, il m'observe avaler d'une traite le fond d'une bouteille de jus de fruits et je déclare les festivités ouvertes.

— C'est ce qu'on va voir ! 3... 2... 1... C'est parti !

Inutile de dire que mon passage sous la douche est si succinct que l'eau n'a pas tout à fait le temps de chauffer au moment où je me rince. La fraîcheur du jet estompe légèrement la barre que j'ai au crâne, et malgré mes cheveux encore mouillés, j'applique généreusement un peu de baume de tigre sur la nuque et les tempes, une astuce qui m'évitera à coup sûr d'avaler une saloperie de comprimé. À la recherche de fringues propres, je saute dans un falzar cargo beige et en

profite pour mettre un coup de pression à mon petit concurrent.

- Je suis presque prêt !
- Moi, il me reste 2 morceaux de pomme à manger !
- Ça va être serré ! On va finir à égalité !

Ma chemise lavée, mais froissée est enfilée, je fais l'impasse sur le dernier bouton récalcitrant en revenant vers le salon avant de trébucher d'une manière inexplicable à quelques mètres de la ligne d'arrivée. Non pas au sens littéral, mais en lançant un stupide regard vers l'immeuble d'en face et plus particulièrement au 4^e étage. Relevant mes manches afin de dégager mes avant-bras, je constate que le balcon de la commère avec ses plantes à la con est désert. Soit elle dort, soit elle a déjà quitté son repaire... À moins qu'elle ne se cache avec sa paire de jumelles pour épier nos faits et gestes.

- Terminé ! Papou ! J'ai gagné !

Liam déboule victorieux, mais je conteste son triomphe en lui montrant que je suis déjà paré à partir.

- Non, non, petit scarabée ! C'est moi qui ai gagné, je t'attends depuis au moins 30 secondes.
- Tu n'as même pas tes chaussettes, et tes cheveux, ils dégoulinent d'abord !

Mes orteils à l'air libre plaident coupables, je dois concéder ma défaite et mettre un terme à sa danse de la victoire en reléguant le Q.G. de l'espionne loin de mes priorités.

- File te brosser les dents pendant que je vérifie ton cartable, on décolle dans 2 minutes, champion ! Où sont mes chaussettes, nom d'un chien ?

La porte de l'appartement claque sur le fil du rasoir, on quitte « la droiture » in extrémis dans une brume matinale tristounette et pour maximiser nos chances, je prends Liam sur mon dos afin de galoper vers la borne à Vélib' de l'autre côté de l'avenue Jianguo : le seul moyen de le déposer à bon port avant la dernière sonnerie.

— Hue, coco ! Plus vite, Papou !

Après avoir déposé mon petit fardeau devant l'enfilade de vélos, de mes mains précipitées, je saisis les options sur l'écran tactile avant de scanner mon téléphone et de me rendre compte que le prix pour pédaler comme un dératé jusqu'à l'école de mon fils a explosé.

— 70 yuans⁴ ? C'est une blague !

Presque 10 balles au lieu de 3 habituellement, c'est du vol. Un vol expliqué par ma jauge tristement basse sur mon application de paiement. 250/950, je n'ai pas le temps de philosopher sur mon piètre classement aux yeux du Parti communiste, on se met en selle et je demande à Liam de bien s'accrocher, parce que ça va être sport.

Dieu qu'il est compliqué pour un artiste de respecter les contraintes sociales imposées par ce que les gens appellent « la vraie vie ». Au terme d'un trajet à vive allure m'obligeant à prendre les trottoirs pavés, à bondir sur le passage à niveau puis remonter une rue à contresens et à couper par le terrain de foot, notre équipée sauvage prend fin au pied du bâtiment de pierres claires et surmonté d'un clocher qui affiche fièrement l'horloge de l'établissement. Alors que les élèves s'engouffrent sagement par le portail ouvert en grand, les

⁴ Environ 9,66 €

cloches couvrent le doux chahut des écoliers et j'ai tout juste le temps de descendre de ma fière monture malmenée pour embrasser mon petit gars. Reprenant mon souffle, je pose un genou à terre afin d'ajuster ses bretelles, vérifier qu'il est présentable et lui rappeler ce que l'on enseigne dans aucune école.

- N'oublie pas que tu es un miracle.
- Oui, Papa...
- Je suis sérieux, ne soupire pas.
- Oui, mais tu me le dis tout le temps...
- C'est parce que je veux que tu gardes en tête qu'il y avait une chance sur $10^{2\,685\,000}$ pour que tu sois le petit garçon formidable que tu es.
- Ça fait beaucoup, dix puissance deux millions ?
- C'est énorme. C'est plus grand que le nombre d'atomes dans ton corps, plus qu'il n'y en a dans l'univers connu. Alors, ne laisse personne te rendre triste ou te faire croire que tu n'es pas important.
- D'accord, mais il faut vraiment que j'y aille, mes copains m'attendent.
- Ok, mais je veux qu'à la récréation tu regardes le soleil pour te rappeler qu'on est pile-poil à la bonne distance de lui et que ça nous permet de vivre tout ça, toi et moi.

Avec la perspicacité qu'avait sa mère et le pragmatisme qu'on peut avoir du haut de ses 7 ans, il lève la tête vers le toit de l'école et me renvoie à la réalité en haussant les épaules.

- Mais il fait pas beau, Papou...

Je me contente de sourire, de le serrer dans mes bras et de le libérer en lui murmurant que le brouillard finit toujours par se lever... Après un « je t'aime » et une tendre bise de sa part,

je laisse ce cadeau tombé du ciel rejoindre ses camarades en triturant mon collier qui me rappelle combien Liam ressemble à celle qui nous a quittés.

C'est à une cadence bien plus raisonnable que j'emprunte le chemin du retour, et une fois la pression retombée, tout en longeant la ligne de chemin de fer, j'envoie d'une main un nouveau message à Garrett qui commence sérieusement à se moquer du monde.

« Besoin de te parler d'urgence. J'ai une cliente et il faut vraiment me payer. Réponds stp ! »

L'envoi de mon message semble bloqué, c'est comme si le texto ne partait pas ou au contraire, n'arrivait jamais. Troublé, je cesse de pédaler, m'immobilise non loin des rails alors que des piétons se figent devant les barrières qui s'abaissent à l'arrivée du train. J'ai beau retenter ma chance, le bug persiste et c'est la masse colossale du convoi ferroviaire qui arrache mon regard contrarié des pixels. Sur des dizaines de wagons, plusieurs préfabriqués empilés défilent sous les yeux des habitants impressionnés, moi le premier. À côté de moi, un vieillard inquiet observe le manège, les mains dans le dos et y va de son petit commentaire, malgré le crissement métallique des freins.

— Je n'aime pas ce qui se passe ici... C'est très mauvais signe.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est pour les camps, pardi !

Et tandis que je ne peux m'empêcher de lui demander « quels camps ? », une femme un peu plus jeune, du genre cadre sup' dynamique, hausse le ton avec la ferme intention de ramener le grand-père à la raison.

— Ne dites pas n'importe quoi ! C'est sans doute un hôpital de campagne, voilà tout.

L'interminable train poursuit sa traversée dans la brume qui se dissipe peu à peu et mon message à destination de Garrett se voit passer en rouge, orné d'une croix de la même couleur et d'un bouton « réessayer ». Malgré le grondement du convoi et les bruits de moteurs de la circulation à l'arrêt, mon intuition me pousse à directement l'appeler. Quelque chose ne tourne pas rond, cet étrange silence ne lui ressemble pas. Mais dès la première sonnerie, mon sang se glace, car le haut-parleur de mon appareil crache une espèce de sirène précédant un message sans équivoque :

« La personne que vous essayez de joindre a été mal notée par le tribunal de la ville de Shangai, merci de l'inciter à se responsabiliser et de l'aider à respecter la loi. »

Toutes les cellules de mon être hurlent que la situation est grave. Si grave que j'effectue illico un demi-tour et pédale de toutes mes forces pour foncer vers le quartier Dongtai à 3 petits kilomètres d'ici. Parce que je sens que les choses sont en train de mal tourner.

Chapitre 4

Mei



<https://youtu.be/SPyWe8yAY5U>

Coincée entre l'autoroute et la baie de Hangzhou, l'entreprise qui m'a offert la chance de briller est une véritable ruche dans le secteur « Giga » tant convoité. J'ai beau avoir une matinée harassante, la vue de mon bureau donnant sur l'usine Tesla me rappelle à quel point les incalculables heures passées dans les bureaux de YuMediCare confirment l'adage selon lequel le travail a des racines amères, mais des fruits sucrés.

Avec ma tablette sous le coude, je quitte mon poste sous les néons afin de superviser la ligne de production où les techniciennes œuvrent sur les couvertures faciales. Dans leurs combinaisons intégrales, les équipes me saluent d'un signe respectueux tout en s'affairant au cœur du laboratoire maintenu en environnement stérile. Avec la fatigue d'une nuit agitée, le ronron des machines ressemble à un bourdonnement sourd qui part des rouleaux de fibres de polypropylène, jusqu'aux bras mécaniques chargés de créer

les plis, sans parler de la bruyante mise sous vide des différents équipements. Même avec des heures de sommeil en moins, mon travail ce matin consiste à vérifier en permanence la qualité chimique de la solution pulvérisée sur le tissu.

À des années-lumière du « scandale » des jumelles, je valide en temps en réel sur ma tablette la proportion de dioxines, de furanes, de PCB-DL⁵, mais aussi le taux d'hydrocarbures aromatiques polycycliques et des composés organiques volatils qui doivent cohabiter avec un savant dosage de graphène. Concernant ce cocktail, nous sommes peu nombreux à avoir trouvé l'équilibre entre efficacité, rentabilité et toxicité, mais c'est pour cette raison précise que Bao me paye.

Prête à éditer mes rapports après avoir demandé quelques prélèvements aléatoires, je retourne à mon ordinateur afin de fournir les bilans qui certifient la qualité des lots sur le point d'être expédiés. Longeant les parois de verre qui surplombent les manutentionnaires en contrebas, je m'offre un détour par le distributeur automatique de thé, passe mon badge puis regagne le calme et le silence de mon antre, avec une infusion au jasmin revigorante. Il me reste à me ruer sur mon moniteur afin d'accomplir le reste des tâches qui m'incombent. Le murmure de l'imprimante est ponctué de mes nombreux clics, jusqu'à ce que ma secrétaire toque à ma porte.

— Mademoiselle Xiaoli ?

— Une seconde, Duan.

Je déteste qu'on m'interrompe lorsque j'agrafe mes conclusions, et je n'ai pas d'atome crochu avec cette jeune femme aux cheveux courts et aux boucles d'oreilles trop

⁵ *Polychlorobiphényles-Dioxin-Like*

extravagantes pour moi. Je prends le temps de signer mes documents destinés aux analystes et de remettre soigneusement mon stylo dans la poche de ma blouse.

— Qu'y a-t-il ?

— Monsieur Yushang demande si vous avez consulté ses e-mails ?

— Dites à Bao que je termine.

— Bien, mademoiselle.

Par acquit de conscience, je m'empresse d'ouvrir ma messagerie professionnelle, mais Duan reste plantée devant ma porte.

— Autre chose ?

Timidement, elle désigne ma boisson et se met à bredouiller.

— C'est-à-dire que... mon badge s'est... Il s'est démagnétisé... À la machine, il ne fonctionne plus... Vous voudriez bien m'offrir une tasse de thé pour que je prenne mes cachets ? Ce serait très gentil de votre part.

Le prétexte des comprimés ne dupe personne, surtout pas moi. Ce sont des pilules miracles anticellulites et de ce que je peux en voir, il n'y a pas urgence en la matière.

— Je ne suis pas ici pour être gentille.

— Mais... dès demain, je badgerai à votre place. Je vous l'assure !

— Non. Voyez avec la comptabilité.

Estimant qu'elle peut se passer de gober des gélules inefficaces ou de siroter un verre jusqu'à la pause de midi, je lui intime de fermer la porte et de me laisser travailler. Si on

commence à se prêter nos badges, à quoi bon tracer nos consommations au sein de l'entreprise ? Accepter sa demande serait la porte ouverte au désordre, et en parlant d'ordre, je reçois sur mon téléphone la confirmation des 5 points offerts par la gouvernance sociale. 5 points crédités sur mon compte après avoir signalé le malade mental dans le jardin public.

D'un geste du pouce, je balaye la notification, apprécie mon score qui tend vers l'excellence puis fronce des sourcils en découvrant que la dénonciation pour le voisin du 3^e a échoué.

— Comment ça « votre demande n'a pas pu aboutir » ?

J'ai pourtant pris la photo, donné l'adresse, indiqué l'étage... On dirait qu'il y a une erreur technique sur le formulaire et que mon signalement n'est jamais parti. Le voisin d'en face ne perd rien pour attendre, mais qu'à cela ne tienne, je vais lui imprimer le double du règlement de « la droiture » et je vais le glisser directement dans sa boîte aux lettres. Après tout, j'estime être dans mon bon droit, si nous sommes si nombreux à respecter rigoureusement la loi, ce n'est pas pour que les étrangers n'en fassent qu'à leur tête.

Une fois les consignes de savoir-vivre fraîchement éditées entre mes mains, je les agrafe et hésite même à souligner l'article 13 sur le tapage nocturne, mais je suis victime d'un bâillement que j'écrase du poing. C'est là que ma porte s'ouvre violemment. Je sursaute alors que Bao fait irruption, le visage fermé et la posture crispée. J'ai le cœur qui manque un battement en cachant mon petit règlement de compte. *Sait-il que je viens d'imprimer des documents personnels ?*

— Dans mon bureau, s'il te plaît.



Kamden



<https://youtu.be/s-mJzr8Y8Yk>

Le vent fouette mon visage alors que je risque à tout moment de dérailler tant je pédale à fond la caisse. Sur ma course, les vitrines de marques de luxe du boulevard succèdent aux petits bouibouis lorsque je me faufile entre les voitures au niveau du pont qui abrite la voie rapide. Avec un mauvais pressentiment, je roule comme un taré sur le boulevard des restaurants puis bifurque sur Jin'an road avant de jouer de la sonnette tout en m'insérant dans la foule aux abords du marché aux puces. Les immeubles vétustes côtoient quelques franchises internationales à proximité de la galerie de Garrett qui se dresse fièrement entre un antiquaire renommé et une bijouterie. À bout de souffle, j'abandonne mon vélo pour terminer mon périple à pied et me casser le nez sur les grilles closes du showroom tenu par mon pote.

Le cœur battant à tout rompre et la nuque pliée en direction de l'appartement qu'il occupe juste au-dessus, je me fiche bien des passants qui me bousculent puis je m'époumone en criant son nom afin qu'il m'ouvre, en pure perte. J'ai beau m'exciter sur sa sonnette, je dois me rendre à l'évidence, il n'y a personne ici. À l'idée qu'il soit arrivé quelque chose à Garrett, ma gorge se noue, je me sens tout à coup minuscule et

impuissant au milieu d'un pays hermétique aux notions de liberté, jusqu'à ce que la vendeuse du bijoutier vienne à ma rencontre.

— Je vous ai entendu crier, vous cherchez le marchand d'art ?

— Pitié, dites-moi qu'il va bien !

— Vous l'avez manqué de peu.

— La police l'a arrêté ?

— Non, pourquoi ? Il est parti vers le marché, dans cette direction.

Elle désigne les nombreux stands dévorés un peu plus loin par la marée humaine et je la remercie du fond du cœur avant de poursuivre ma quête. De coups de coude en contorsions, je presse le pas le long des tentes regorgeant de bibelots, dans les effluves de fritures et l'emportement des commerçants qui harponnent le chaland. Dans le vacarme des chiens-robots rappelant aux habitants les règles de bonne conduite, tout ce que j'aperçois, ce sont des hommes en blanc qui se postent ici et là, une nuée de riverains éteints et hypnotisés qui marchent sans quitter des yeux leurs Samsung et les drones des autorités qui survolent le secteur.

Mais si je ne désespère pas, c'est parce que Garrett dépasse de deux bonnes têtes la plupart des Chinois, je vais fatalement le repérer s'il est dans le coin. Persévérant dans mes recherches dans une rue adjacente un peu moins fréquentée, j'aperçois à l'horizon sa silhouette de basketteur courbée au-dessus d'un stand de poissons frais. L'adrénaline se mêle au soulagement et j'allonge ma foulée jusqu'à l'interpeler du haut de mon 1m85.

— Oh ! Le galeriste !